

Le poète est la vraie lumière ou le prologue de Jean actualisé



Pour tenter d'annoncer l'Évangile, il est nécessaire et urgent de l'actualiser. C'est le pari de Roger Parmentier (1) et du groupe A.C.T.U.E.L. (2) : passer les évangiles au crible de l'actualité, s'interroger sur le sens de ces textes pour nous aujourd'hui. Laissez-vous séduire par cette aventure en proposant à votre

groupe de catéchumènes une approche inhabituelle du prologue de Jean.

Le poète est la vraie lumière

Au commencement était le Poète
Et le Poète était uni
À la source de toute vie.
Et le Poète était créateur.

Tout existe par le Poète
Et rien de ce qui existe
Ne naît sans le Poète.

Il était pleinement vie
Et lumière de l'humanité.
Il a brillé dans les ténèbres,
Mais les ténèbres l'ont rejeté.
Il vient chez les chrétiens
Qui normalement étaient les siens,
Mais ils ne veulent pas de lui.
Un homme arrive,
Appelé Juan,
Véritable envoyé de l'Indicible.
Il a le statut de témoin !
Témoin de la lumière,
Chargé de susciter la foi

En la lumière.
Ne le prenez pas pour la lumière ;
Il n'en est que le témoin.

C'est le Poète qui est la vraie lumière
Intervenant dans le monde
Pour éclairer tous les humains.

Le Poète dans le monde
Fait advenir le monde
Et le monde le rejette.
Mais à tous ceux qui l'accueillent,
Qu'ils soient du monde
Ou d'une quelconque église,
À tous ceux qui ont véritablement foi en lui,
Il est accordé le plus grand cadeau :
Le pouvoir de devenir autres,
Descendants de l'Indicible,
Ses propres enfants,
Ils ne descendent pas d'une chrétienté,
D'une famille choisie
Ou d'un grand fondateur ;
Ils sont nés de l'Indicible,
Ils sont ses propres enfants.

Et le Poète est devenu homme parmi d'autres,
pleinement l'un des nôtres.
Et nous avons vu son éclat exceptionnel,
éclat pourtant invisible,
éclat qu'il tient de l'Indicible

En tant que révélateur unique
Plein de générosité et d'authenticité.

Juan le désigne et le manifeste :
Celui qui arrive après moi,
En réalité m'a précédé depuis toujours.
Nous sommes tous comblés

Par sa plénitude
Et sa générosité sans limite.

D'autres prédécesseurs (si l'on veut)
N'avaient donné que des législations,
Rapidement transformées en pièges.
La générosité à l'état pur
Et l'authenticité parfaite
Nous sont données par le prophète
Venu d'une localité quelconque.

Personne n'a jamais vu l'Esprit,
L'Auteur de la vie !
L'Inspirateur.
Mais le Poète le rend présent
Parmi nous
Et visible pour la foi.

Lexique

- *Le Poète* : nom donné à la Parole, au Logos, à Jésus. Le poète est l'homme de l'inspiration, de la communication, de la relation.
- *Les « chrétiens »* : l'incroyance juive est ici remplacée par « l'incroyance des chrétiens ».
- *Juan* : les noms propres de personnes et de lieux sont ré-enracinés en Languedoc-Roussillon. On aura reconnu Jean-Baptiste (comme il est appelé dans les autres évangiles).
- *L'indicible* : littéralement « celui-qui-ne-peut-être-dit ». Remplace souvent dans ce texte le nom « Dieu », qui a beaucoup servi à désigner les dieux païens.
- *Un homme parmi d'autres* : tel est le sens du mot « chair », trop souvent limité à la signification corporelle.
- *L'Esprit, l'Auteur de la Vie, l'Inspirateur* : trois façons de désigner Dieu pour ne l'enfermer dans aucune.



Dessin de Michel-Rémy
Bieth - Affiche
d'Amnesty International

Le poète à Federico Garcia Lorca

On l'a emprisonné
Et on lui a dit de parler.
Alors il a chanté
Une chanson avec un seul mot.
Ils se sont sentis méprisés,
Ils lui ont dit « salaud ».
Après l'avoir insulté, ils l'ont frappé.
Il a continué à chanter,
Alors ils l'ont torturé.
La mâchoire brisée.
Il ne pouvait plus parler.
Il a siffloté : ils l'ont bâillonné.
Alors ses yeux ont chanté,
Ils l'ont aveuglé.
Il n'avait plus d'utilité,
Alors ils l'ont tué.
Mais de sa poitrine transpercée
un oiseau s'est envolé.
Et l'oiseau a chanté
La même chanson avec un seul mot
Liberté !

Pistes d'animation proposées par la rédaction pour une ou plusieurs séances

- 1. Lire le prologue actualisé de R. Parmentier. Chacun souligne une phrase qui lui plaît puis dit pourquoi.
- 2. Parler des mots ou expressions que l'on ne comprend pas (aide du lexique). Si nécessaire, remplacer un mot par un autre plus approprié.
- 3. Regarder le dessin puis lire le poème dédié à Federico Garcia Lorca. Dans quel contexte a-t-il été écrit ?
En quoi éclaire-t-il le prologue ? En quoi s'en éloigne-t-il ?
- 4. Expressions :
 - Réécrire le prologue avec nos mots à nous, dans notre contexte.
 - Peindre son Poète, tel qu'il se perçoit dans le texte réactualisé.
 - Créer un texte qui mettrait en scène le Poète dans une situation critique d'aujourd'hui.
- 5. Lire le prologue de Jean dans la Bible, le situer dans son contexte. En quoi le travail d'actualisation permet-il de mieux s'approprier ce texte ?

(1) Roger Parmentier : Inspirateur de la méthode des actualisations de la Bible.

(2) Association A.C.T.U.E.L. (Actualisation de la Bible) actualise la Bible et la réécrit, depuis plus de trente ans, pour communiquer ses messages et surtout l'évangile fondamental, celui de Jésus de Nazareth. En plus de la publication de son Bulletin A.C.T.U.E.L. a encouragé et soutenu les travaux de Roger Parmentier.

Crédit : PointKT

Vous êtes sel de la terre et lumière

du monde !



C'est une bonne nouvelle ! Une bonne nouvelle à la fois provocante et encourageante pour nous catéchètes... Trois petits versets ! Trois petits versets de rien du tout, coincés entre les Béatitudes et le « discours programme » de Jésus. Trois petits versets entre deux textes magistraux.

Oui, à peine quelques mots, mais déterminants pour notre vie, car il ne faudrait pas croire que ce sont des paroles en l'air qui ne nous disent rien de nous et de nos vies. Ce serait même plutôt le contraire.

Placés après le texte des Béatitudes, tellement facile à déformer et à pervertir, dans la résignation douloureuse ou dans l'exaltation spirituelle et avant la démesure de ce qui constitue l'essentiel du sermon sur la montagne de Jésus qui parcourt la Loi et la réinterprète au nom de l'amour... « **Eh bien ! Moi je vous dis** », voilà que, presque furtivement, une parole m'est adressée, nous est adressée : « **Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde** » .

Face à tous ceux qui ont tenté de s'approprier l'éclat de la lumière de Dieu et à tous ceux qui espèrent le lui rendre, Jésus vient en rajouter une couche en disant : « **C'est vous qui êtes le sel de la terre et la lumière du monde** ». Derrière ce « vous » il faut voir tous ceux qui sont rassemblés autour de lui pour écouter le sermon sur la montagne dont ce discours fait partie. Et à travers eux, il s'adresse à ceux des lecteurs de l'Évangile qui s'identifient à leur tour aux témoins de la première heure. Ils rejoignent ceux qui écoutent Jésus assis au flanc de la colline qui domine le lac.

Trois petits versets de rien du tout dans lesquels il nous est dit qu'être disciple, qu'être chrétien, cela n'a rien à voir avec nos mérites, que cela n'a rien à voir avec une compétition mais que c'est une promesse : celle de rendre visible le Christ, rendre présent son amour et active sa parole. Et pour cela, même si Dieu se suffit à lui-même, il a choisi d'avoir besoin de chacun d'entre nous ; c'est là notre vocation, que ce soit aussi notre joie de chaque instant.

Qu'en ce jour, nous partageons avec les enfants et les jeunes de nos paroisses la lumière de Pâques qui éclaire notre chemin et nous permet et leur permettra de mener sans défaillance le combat de l'espérance et de la vie !

Crédit : Point KT

Alors on danse ?



« Alors on sort pour oublier tous les problèmes... alors on danse » (Stromae). Si de nombreuses représentations de danses nous sont parvenues des peuples de l'Antiquité tels les Mésopotamiens et les Égyptiens, il n'en va pas de même concernant la Syrie-Palestine. Et pourtant la danse est omniprésente dans la Bible, y compris dans le Nouveau Testament. Rarement programmée d'avance, elle est souvent une manifestation spontanée de la joie ou de la tristesse. Auteur : Frédéric Gangloff

Mais quel est le véritable impact de la danse dans la Bible ? Quelles sont ses fonctions ? Qui danse ? Avec qui ? Prenons-nous par la main et laissons-nous entraîner à quelques pas... Et si l'on dansait ?

Les termes, évoquant l'idée de danser, regroupent un large champ sémantique : sauter, tournoyer, virevolter, plier les genoux... La danse semble prioritairement un acte social qui se pratiquait essentiellement dans un contexte de réjouissance et d'allégresse.

Le Psaume 30,12 l'illustre de manière assez prégnante par une citation choc : « Tu as changé mon deuil en une danse (ou place pour la danse), tu as dénoué mon sac pour m'enserrer de joie ».



Car qui dit danse, dit obligatoirement musique pour l'accompagner ! S'il n'est pas possible d'identifier de façon certaine les divers instruments, on peut néanmoins en énumérer quelques-uns :

- les hautbois produisant des sons aigus ;
- des instruments métalliques rappelant des trompettes ;
- plusieurs types de flûtes ;
- des instruments à cordes comme des harpes ou des lyres ;
- des instruments à percussion tels les cymbales, sistre, tambourins ;
- des cors et des trompes fabriqués à partir de cornes d'animaux. Un oracle de restauration en Jérémie 31, 4 exprime ce retournement d'une situation de détresse en une nouvelle ère de prospérité : « *De nouveau, je veux te bâtir, et tu seras bâtie, jeune fille Israël. De nouveau, parée de tes tambourins, tu mèneras la ronde...* »

Par ailleurs, s'il n'y a aucune référence spécifique dans la Bible à des danses de deuils ou de lamentations, nous savons que des rites de ce type étaient pratiqués. Ils consistaient à se vêtir de vieux vêtements, à se lamenter, et à se répandre de la cendre sur le corps.

Certains corps professionnels étaient composés de pleureuses qui accompagnaient les cortèges funèbres en se lacérant les vêtements, se tailladant le corps, s'arrachant les cheveux et en se frappant la tête, la poitrine ou le visage. Il n'est pas exclu que de tels gestes aient été exécutés sur des pas de danse, en procession, sans être accompagnés forcément de musique.

Concernant la danse, on peut en distinguer plusieurs types :

1. Danse sacrée ou religieuse

La danse pouvait avoir un caractère religieux et servait, dans ce cas, au service

cultuel, tout comme la musique, à une époque où le culte du Temple était fortement codifié. Le Psaume 149, 3 évoque cela : « *Qu'ils louent son nom par la danse, qu'ils jouent pour lui du tambour et de la cithare* ». L'association du tambour et de la danse se retrouve également au Psaume 150, 4.

En 2 Samuel 6, 21 lorsque David se fait rabrouer par son épouse Mikal pour s'être exhibé devant ses gens en « petite tenue », il persiste et signe en déclarant : « *Oui, je danserai devant YHWH* ».

Dans la plupart des contextes, la danse semble néanmoins contenue, discrète et plutôt processionnelle à une époque où l'*establishment sacerdotal* contrôle et canalise pour éviter tous débordements.

Ainsi, les danses plus bruyantes, tapes à l'œil et forcément suspectes, sont attribuées à des manifestations en l'honneur d'idoles ou de divinités étrangères. En Exode 32, 17-19, les cris et le bruit du camp font penser à Josué qu'il s'agit d'un état de guerre. Or, il n'en n'est rien ! Au contraire, Moïse chargé des tables de la Loi aperçoit le veau d'or et les danses effectuées en son honneur. Ces dernières sont jugées négativement. Même présentation dans le récit de 1 Rois 18, 25-29 où les prophètes de Baal dansent auprès de l'autel pour le solliciter. Comme il n'eurent aucune réponse ni réaction, Élie en profita pour se moquer d'eux ! Si l'on écarte les *a priori* bibliques concernant les danses un peu trop sonores et exubérantes, on constate que la danse sacrale biblique peut aussi servir comme un rite de passage et que, le danseur en dansant son Dieu, le personnifie et lui permet d'exister.

2. La danse extatique

La danse extatique échappe aux standards figés par la danse cultuelle. Les textes signalent ainsi l'existence de confréries prophétiques vivant surtout en Israël du Xe au IXe siècle avant J.C. Ces groupes itinérants étaient saisis par la divinité. L'extase apparaît comme un moyen d'entrer en communication avec le monde divin. La musique et le déplacement en bande pouvait mener à différents gestes et actions. Par exemple Saül, à la poursuite des ânesses de son père, va trouver la royauté, tout en se confrontant à ces groupes.

À leur contact, il entre en transe, se déshabille et tombe en catalepsie tout un jour et une nuit (1 Samuel 19, 20-24, 1 Samuel 10, 5-7 et 10-13).



Cette danse débouche sur une « union mystique » avec la divinité de prédilection. Une telle tradition s'est peut-être maintenue parmi les cercles des derviches tourneurs.

3. La danse de victoire

C'est le type de danse le plus commun et le mieux attesté. Dans la plupart des textes, cela semble une discipline réservée aux femmes. Ces dernières sont les premières à venir au-devant des combattants en les accueillant dignement en cas de succès. Il s'agit de danses exprimant la joie, la fierté et l'hommage aux guerriers vainqueurs. Ces témoignages sont aussi accompagnés de chants ou de slogans reprenant d'anciennes traditions poétiques comme dans Exode 15, 20-21 où Miriam, sœur de Moïse, qualifiée de prophétesse, danse en jouant du tambourin et entonne : « *Chantez le Seigneur, il a fait un coup d'éclat. Cheval et cavalier, en mer il les jeta* ».

Mais certains mouvements d'allégresse et débordements de la foule en liesse ne sont pas au goût de tout le monde. Saül en a fait l'amère expérience lors de ses victoires sur les Philistins remportées conjointement avec David. Au retour d'expéditions victorieuses : « (...) *les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül pour chanter en dansant au son des tambourins, des cris d'allégresse et des sistres. (...) Saül en a battu mille, et David dix-mille* ».

En Ezéchiel 6, 11, Dieu demande au prophète de « *battre des mains et de taper du pied* ». Au-delà d'un acte symbolique prophétique annonçant un châtement divin, ne pourrait-on pas y voir là une danse préparatoire à un combat, dans le style du traditionnel « Haka » ?

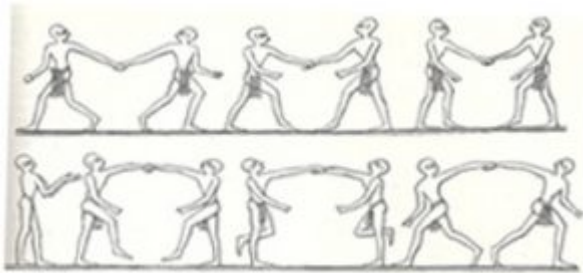
4. La danse de mariage

Les mariages étaient toujours agrémentés de musique, de chants et de danses. L'Ancien Testament n'en fait cependant pas étalage.

5. Les techniques de danse

Une allusion claire à une danse nuptiale est évoquée dans le Cantique des

Cantiques 7, 1-2 : « *Reviens, reviens Sulamite ! Reviens, reviens, que nous te contemplions ! (lui) Comment contempleriez-vous la Sulamite ? Comme en une danse à deux ?* » Soit ce sont les deux partenaires qui se rencontrent pour danser ensemble, soit deux groupes se font face et se répondent... On pratiquait aussi la danse au cours de fêtes agraires (moisson, tonte, vendange...). Le vignoble était le lieu d'expression chorégraphique exclusivement réservé aux femmes. Il n'est pas exclu que nous ayons là des références à d'anciens rites de fertilité.



6. Quelques danses atypiques

Les danses processionnelles comportaient plusieurs groupes constitués à l'avant des chantres, à l'arrière des musiciens et, au centre, des danseurs (danseuses). On connaît peu la technique des danses bibliques. Certaines sont désarticulées, d'autres décrivent des cercles ou des rondes. On exécutait également des sauts, des sautilllements et l'on pliait les genoux. La circumambulation de l'autel se pratiquait dès la plus haute antiquité. Pour les danses joyeuses, les participants portent des palmes, des branches de saule, ou des couronnes de branches d'olivier. La plupart des danses étaient accomplies séparément par des femmes et des hommes.

6.1 La danse du roi David (2 Samuel 6, 12-23)

David fait monter l'arche de Dieu vers Jérusalem. Après avoir offert des sacrifices, le texte précise qu'il tournoyait de toutes ses forces devant YHWH. Il était ceint d'un éphod de lin... Or quand l'arche du Seigneur entra dans la Cité de David, Mikal, fille de Saül, se pencha à la fenêtre : elle vit le roi David qui sautait et

tournoyait devant le Seigneur et elle le méprisa dans son cœur. Il fit ensuite distribuer à tout le peuple une galette, un gâteau de dattes et un gâteau de raisins secs par personne, et tout le peuple s'en alla chacun chez soi. Mikal, la fille de Saül, sortit au-devant de David et lui dit : « *Il s'est fait honneur aujourd'hui, le roi d'Israël, en se dénudant devant les servantes de ses esclaves comme le ferait un homme de rien !* »

David lui répondit : « *C'est devant YHWH, qui m'a choisi et préféré à ton père et à toute sa maison pour m'instituer comme chef sur le peuple du Seigneur, sur Israël, c'est devant le Seigneur que je m'ébattrais. Je m'abaisserai encore plus et je m'humilierai à mes propres yeux, mais, près des servantes dont tu parles, auprès d'elles, je serai honoré.* » Et Mikal, fille de Saül, n'eut pas d'enfant jusqu'au jour de sa mort.

David se laisse aller à une danse mystique pendant laquelle il rencontre la divinité... Il danse devant son Dieu et c'est une manière de le personnifier. Il n'est vêtu que d'un éphod de lin. C'est peut-être un vêtement sacerdotal assez court qui laisse une certaine ouverture au niveau de l'abdomen. Montrer les parties génitales de son corps est considéré comme un déshonneur et une honte et l'on comprend la réaction offusquée de Mikal. Fille du roi Saül, le narrateur la place en opposition à David. Il en profite pour régler ses comptes avec la dynastie de Saül qui est maintenant rejetée par YHWH par la déclaration de la stérilité de Mikal. Le récit a pour vocation de présenter David comme prêtre, prophète et roi. Il cumule les trois fonctions et incarne ici une espérance messianique matérialisée par cette danse « endiablée ».

6.2 La danse de la fille de Jephté (Juges 11, 29-40)

Cet épisode est hautement tragique. Jephté, dans son combat contre les Ammonites, fait un vœu à YHWH et promet de lui offrir la première personne sortant des portes de sa maison et venant à sa rencontre, en cas de victoire. Or, c'est sa fille unique qui « *sortit à sa rencontre, dansant et jouant du tambourin...* » Ce qui ressemble à une danse d'allégresse pour célébrer la victoire va se muer en danse de deuil. En effet, avant d'être sacrifiée, la fille de Jephté obtient l'autorisation de son père d'aller pleurer sa virginité dans les montagnes pendant deux mois. Le texte conclut en disant que cette coutume s'est établie depuis lors en Israël. Nous aurions ainsi un récit étiologique fondant un rite de lamentation pratiqué par les jeunes vierges, certainement avant leur mariage.

6.3 La danse de Salomé (Matthieu 14, 3-12, Marc 6, 17-29)

Nous avons ici une autre composition dramatique de toute beauté. Jean-Baptiste est en prison pour avoir reproché à Hérode Antipas son adultère notoire avec Hérodiade, épouse du demi-frère d'Hérode. Le Baptiste s'est attiré la haine d'Hérodiade qui se heurte néanmoins à l'admiration craintive que le souverain porte à Jean. Salomé, fille d'Hérodiade va dénouer la situation en exécutant une danse remarquée devant le roi et sa cour. Ce dernier, séduit, n'a visiblement plus sa tête et prononce un de ces serments démesurés qui correspond bien à la mégalomanie de certains souverains orientaux. Avec la tête de Jean-Baptiste offerte sur un plat, la mise en scène macabre est hautement suggestive et préfigure d'une certaine manière la passion de Jésus à travers le martyre de Jean.

Conclusion



Dans sa prière dansée, David était authentiquement plein de joie et il ne se bornait pas à ce que les autres pouvaient penser de lui. La danse et la musique permettent d'entrer en contact avec l'autre et le divin. Le battement du pied décuple les énergies et la gestuelle des bras pointe vers le ciel. L'être humain devient ainsi un pont entre le ciel et la terre. Ce qui compte est bien la qualité de la relation avec Dieu.

La danse exprime bien l'allégresse culturelle, l'action de grâces... Elle touche aux domaines de la fertilité, de la fécondité et aux faits d'armes.

Dans le Nouveau Testament, elle a aussi une forte portée symbolique à travers Matthieu 11, 17 et Luc 7, 32 : « *Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappés la poitrine* ». Ici, l'auditeur n'a envie de rien et trouve toujours de quoi justifier sa passivité ! Jean-Baptiste est venu et vous le trouvez trop austère, un peu « mortel ». Jésus est venu et vous lui reprochez son manque de sérieux et vous en faites un « *serial noceur* ». Or, la danse est un avant-goût du royaume de Dieu en ce sens qu'elle anticipe la joie des espérances messianiques et eschatologiques. Alors quoi, c'est permis ! Alors ? On danse ?

Crédit : Frédéric Gangloff (UEPAL) Point KT

Josué 3 : Passer le Jourdain et à un temps nouveau



D'où le rite tient-il ce pouvoir de découper le temps et de le rythmer ? - Il faut des rites.

*- Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.
- C'est quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures (Le Petit Prince, Saint-Exupéry).*

Comment accueillir, par une Parole, une demande de baptême, exprimée par des croyants non-pratiquants pour qui le besoin du rituel joue aussi un rôle important. Est-ce que Josué 3 peut répondre à ce besoin ? Le Jourdain joue un rôle très important dans la Bible. Avant de devenir le fleuve dans lequel Jésus le Messie a été baptisé, il a été le fleuve qui donnait la limite à la terre promise.

Lire Josué 3, 1-17

1. Premières réactions au texte

=> Pour le peuple d'Israël, franchir le Jourdain, c'était entrer dans la réalisation des promesses du Seigneur. C'était entrer dans la terre où coulent le lait et le miel, le lieu où Dieu habiterait avec Son peuple, lui donnant les bénédictions éternelles de Sa présence...

=> Josué 3 ressemble à un récit liturgique de procession. Le verset 4 indique que le peuple doit respecter une distance entre lui et l'arche.

Car « *Ainsi vous saurez quel chemin vous devez suivre, car vous n'êtes jamais passés par ce chemin auparavant* ». Avons-nous besoin de rites qui nous permettent d'aller vers l'inconnu ? Pourquoi ?

=> Le verset 7 contient une promesse adressée à Josué : « *Je serai avec toi*

comme j'étais avec Moïse ». En grandissant aux yeux de son peuple, Josué est assuré de la présence de YHWH. Cette promesse en rappelle une autre. Après l'institution du baptême en Matthieu 28,20, nous lisons : « *Et moi, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps* ».

=> Le verset 10 nous met devant une interrogation pertinente. À quoi saurons-nous aujourd'hui que le Dieu vivant est au milieu de nous ?

Faut-il comprendre le baptême en tant que signe de la présence du Dieu vivant ?

2. Indications pour la lecture

=> *traverser, passer*. On peut observer que la racine, « traverser, passer », qui fonctionne comme une sorte de *leitmotiv*, est présente dans tout le récit : versets 1 ; 4 ; 6 ; 11 ; 14 ; 16 ; 17 (2x). À noter aussi la présence fréquente du verbe « porter », souvent en relation avec l'arche de l'Alliance : versets 3 ; 6 (2x) ; 8 ; 13 ; 14 ; 15 (2x).

=> *Arche du Seigneur*. L'Arche semble jouer le rôle principal dans ce récit. Elle est présente sous des expressions différentes :

v. 3 « *l'Arche de l'alliance de YHWH, votre Dieu* ». v. 6 (2x), v. 8 et v. 14 « *l'Arche de l'alliance* »

v. 11 et 13 « *l'arche de l'alliance de YHWH, le Seigneur de toute la terre* ».

En qualifiant l'Arche d'« Arche du Seigneur de toute la terre », on rappelle ici que **YHWH transcende les frontières et qu'Il ne se limite pas au petit groupe des fidèles.**

=> *arrêt*. La racine hébraïque est utilisée pour désigner à la fois l'« arrêt » des prêtres et celui des eaux du Jourdain :

v. 8 les prêtres doivent « s'arrêter » dans le Jourdain.

v. 13 les eaux « s'arrêtent » en une seule masse.

v. 17 les prêtres « s'arrêtent » sur la terre sèche.

=> *couper*. Le verbe « couper » est utilisé dans les versets 13 et 16 pour désigner la « coupure » des eaux du Jourdain. L'expression habituelle « couper une alliance (berît) » qui se rapportait originellement au rite d'établissement du traité, est appliquée aux eaux du Jourdain pour laisser passer la procession menée par les prêtres. Vu sous cet angle, Josué 3 nous semble être un rite de l'alliance.

3. Commentaire

=> Josué 3,1-5

Le départ de Shittim vers Guilgal (de l'autre côté du Jourdain) se prépare (Mi 6,5).

Les paroles citées en Deutéronome 31,3 sont sur le point de se réaliser : « *C'est le Seigneur ton Dieu qui va passer devant toi, c'est lui qui exterminera ces nations de devant toi et les dépossèdera. Et c'est Josué qui va passer devant toi comme le Seigneur l'a dit* ».

Tous les fils d'Israël arrivent au Jourdain, aussi bien ceux qui habiteront en Cis-Jordanie que ceux qui se sont installés en Trans-Jordanie (Josué 4,12). Autrement dit, le Jourdain ne représente pas forcément la frontière extérieure du pays. Il est plutôt une frontière intérieure au sein de la terre promise.

Le peuple doit respecter une distance d'environ un kilomètre (deux mille coudées) entre lui et l'Arche, distance qui jouera plutôt un rôle symbolique que guerrier (1 S 4-6). Elle signifie la présence de YHWH. La préparation se termine par l'appel à se sanctifier (v. 5). Le peuple doit se préparer à être dans la présence de YHWH (Dt 23,13-15).

=> Josué 3,6-8

La promesse donnée à Josué au verset 7 s'accomplira en Josué 4,14. La grandeur de Josué dépend de YHWH et non pas de ses propres actes héroïques. Au verset 8, les prêtres reçoivent l'ordre de s'arrêter dans le Jourdain. Et là où les prêtres s'arrêtent, là aussi s'arrêteront les eaux. Le pouvoir de la présence de YHWH se manifeste via l'Arche dans les pieds de ceux qui la portent.

=> Josué 3,9-13

En face des peuples de Canaan, Dieu (El) se désigne comme le Vivant (cf. Os 2,1) en contraste avec les dieux-baal qui chaque année meurent et reviennent à la vie. La traversée sera un signe de la présence de YHWH au milieu de son peuple et un acte de reconnaissance de sa souveraineté et de son Alliance.

La « coupure » des eaux du Jourdain, qui remplacent les animaux pour le rite d'établissement du traité d'Alliance (Gn 15,9-10), signifie la victoire sur le chaos originel dont parle Genèse 1,1. Le parallèle entre Genèse 15 et Josué 3 nous fait comprendre qu'en Josué 3, il s'agit en fait d'un rite d'alliance. Le déroulement habituel des forces de la nature est interrompu par un acte créateur de YHWH («

Seigneur de toute la terre », v. 11).

Une nouvelle période s'annonce. Le *statu quo* des choses habituelles est contrecarré par un Dieu qui se pose dans le courant des eaux. L'image de Dieu est plutôt celle d'un Dieu qui s'interpose, c'est Lui qui crée une brèche, là où l'avenir semble être bloqué. Et plus qu'une notion géographique, le Jourdain marque donc la « frontière » d'un temps nouveau. Une histoire et une identité nouvelle, qualifiées par la présence du Dieu vivant au milieu de son peuple, s'ouvrent au milieu des méandres du temps. Implicitement, le verset 13 reflète Exode 14,21-22 et 15,8.

Dans le rituel de la traversée du Jourdain, l'histoire de la libération par un Dieu-libérateur est à nouveau célébrée comme une invitation à y participer.

=> Josué 3, 14-17

Les eaux furent complètement coupées pour faire apparaître « la terre sèche » et pour permettre au peuple de traverser le Jourdain à pied sec. L'expression (plutôt rare) « à sec », nous renvoie à d'autres passages de l'Ancien Testament qui nous rappellent la vie au milieu du chaos : en Genèse 1,9-10, Dieu demande aux eaux inférieures de s'amasser pour que « le sec » soit vu.

Parallèlement à cet acte créateur, Genèse 8,13-14 raconte comment la terre est devenue « sèche » après le déluge. L'expression « à sec » est plus que jamais, en Josué 3, un signe d'espérance et un signal de libération.

4. Enjeux théologiques

a) Particularisme versus universalisme

Les recherches les plus récentes sur le livre de Josué montrent que plusieurs couches rédactionnelles d'époques différentes ont constitué la forme actuelle du livre de Josué. Les récits de conquêtes par exemple (Jos 1 à 12) sont à lire comme une contre-propagande judéenne face aux Assyriens sous le règne du roi Josias (640-609) et peuvent ainsi être considérés comme une première couche rédactionnelle provenant d'un milieu deutéronomiste, soucieux de la centralisation d'un grand Israël.

Pourtant, le temps exilique et post-exilique a dû mettre en cause cette rédaction militariste. *Pax persiana* oblige. Les récits de Josué 1 à 12 ont été rendus

inoffensifs et « démilitarisés » par une rédaction issue d'un milieu favorable au rôle des prêtres. Ce travail de transformation sacerdotale des traditions deutéronomistes avait pour but de refuser la guerre sainte et de pacifier la violence en vue d'un Israël unifié capable de donner place à l'étranger (cf. l'histoire de Rahab, Jos 2). **Car le Dieu d'Israël est « le Seigneur de toute la terre »** (Jos 3,11.13).

Cette tension entre le particularisme d'un grand Israël et l'universalisme d'un Israël ouvert à d'autres peuples nous renvoie à des enjeux théologiques de grande importance. Le salut, est-il exclusif ou inclusif ? Et où en sommes-nous par rapport à la question de la finalité du baptême ? Il est important pour nos Églises de se rappeler que nous baptisons toujours en vue d'une création habitée par la paix et la justice. Nous ne baptisons pas pour sauver notre âme individuelle mais pour articuler, en communauté de foi, notre espérance d'un monde nouveau, d'une nouvelle création sous la souveraineté du Créateur.

b) *Au milieu de vous...* (v. 10a)

Le baptême comme signe visible d'une grâce invisible nous renvoie à la promesse du Christ : « *Et moi, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps* ». En même temps il atteste la présence du Vivant auprès de chaque baptisé. Cette présence nous accompagne en tant que signe. En effet, la présence du Dieu Vivant nous dépasse et ne se laisse pas enfermer dans nos rites, pourtant nécessaires, pour traverser les moments importants de la vie.

Le baptême n'est pas pour rien un « sacrement », c'est-à-dire signe d'un mystère, d'une grâce qui nous échappe. La foi seule est capable d'accueillir le signe du baptême comme signe de la présence du Vivant au milieu de son Église. Celle-ci ne se livre pas avec évidence. « *Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas* » (Jn 1,26). Et pourtant, Celui qui a reçu le signe du baptême dans le Jourdain s'est inscrit dans la tradition de Josué 3. **En s'arrêtant dans les eaux du Jourdain, Jésus inaugure un temps nouveau. C'est Lui, « la terre ferme » de notre foi, c'est Lui qui rend la vie à nouveau possible.**

5. Entendre ce texte aujourd'hui

a) *Prise de distance*

Selon Félix Moser, la mentalité des « distancés » de l'Église se caractérise par une relation d'immédiateté avec le monde, sensible au rite de passage qui

découpe, dans le temps ordinaire de la vie, des temps forts qui sont solennisés (p. 92). Cette attitude est justifiée dans la mesure où chaque acte pastoral permet une prise de distance par rapport au quotidien et comme une mise à part du temps qui nous permet de nous recréer au sens propre (p. 187).

Le « distancié » peut donc se trouver en bonne compagnie avec le récit de Josué 3 : le peuple (comme les eaux du Jourdain) doit garder la distance afin de connaître un nouveau chemin (verset 4 : deux mille coudées, environ un kilomètre). La prise de distance permet la découverte de la nouveauté.

Le culte de baptême lui-même peut être vécu comme une halte, comme un « arrêt » et comme un rappel que tout enfant est d'abord une créature de Dieu. Par le baptême, l'enfant reçoit en quelque sorte une nouvelle identité, une nouvelle appartenance. C'est Dieu qui s'arrête pour que nous puissions passer, vivre. C'est Dieu qui confie un enfant à ses parents pour qu'il puisse s'épanouir et devenir autonome.

b) Le rite et le récit

Les auditeurs de Josué 3 ne seront pas choqués par la violence et le militarisme présents dans d'autres chapitres du livre de Josué. Par contre, la dimension liturgique et rituelle du récit saute très vite aux yeux. Le récit de Josué 3 autorise le rite de la procession, et le rite incorpore le récit en le mettant en scène, en espace. Il y a donc une corrélation de la Parole et du rite. Le rite est un mode d'expression par lequel les croyants répondent à la Parole de Dieu (v. 9 !). Ainsi le rite peut être une ressource de foi dans la mesure où il creuse l'attente et l'espérance pour donner de l'espace à un Dieu qui énonce une parole créatrice.

Aujourd'hui le rite joue un rôle important. Car il répond à un certain besoin de sécurité et d'équilibre dans un temps où tout bouge et tout est mis en question. Une demande de baptême n'échappe pas à ce besoin. Il est important de la prendre au sérieux et de l'amener vers d'autres horizons tels que ceux que **Josué 3 nous indique : l'invitation à entrer dans une histoire, une création nouvelle entre Dieu et l'homme.**

6. Propositions pour la prédication

a) Nouvelle création

- *Il faut des rites.*

- *Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.*

- *C'est quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures (Saint-Exupéry, Le petit*

prince).

D'où le rite tient-il ce pouvoir de découper le temps et de le rythmer ? En Josué 3, les eaux du Jourdain sont coupées, la terre sèche apparaît, comme si nous assistions à un nouveau jour de création, comme si le temps d'après le déluge était de retour. **Le rituel qui coupe les eaux, en Josué 3, vise à faire passage au peuple, devancé par YHWH, le Seigneur de toute la terre.**

b) Pourquoi baptisons-nous ?

Par routine, par tradition, par besoin de protection ? Josué 3 nous en montre la finalité : **nous baptisons en vue d'un monde nouveau, d'une nouvelle création, d'une paix pour la terre entière, d'une histoire dans la présence de Dieu.** Le baptême en est un signe. Un signe d'espérance pour nos enfants qui doivent grandir dans un monde menacé. En accueillant le baptême dans le Jourdain, Jésus « s'arrête » pour nous permettre de passer. Sa mort et sa résurrection contrecarrent la logique du monde. Il est « la terre sèche » sur laquelle nous pouvons bâtir la confiance.

=> S'arrêter pour mieux passer

La naissance d'un enfant inaugure un temps nouveau pour les parents. L'avenir qui s'annonce ne sera ni comme hier ni comme avant-hier. Devant l'inconnu de cet avenir, qui peut aussi nous faire peur, nous avons besoin, dans le mouvement de notre temps où tout coule comme les eaux descendantes du Jourdain, de nous arrêter, de poser nos pieds. Parfois, il est difficile de s'arrêter.

Le culte peut être vécu comme un temps d'arrêt. Il met en suspens nos projets et nous oriente vers la vie elle-même comme un don de Dieu-Créateur. D'ailleurs la naissance d'un enfant provoque inévitablement un tel arrêt. Le baptême est aussi une prise de distance. Avant d'être une « possession » de ses parents, l'enfant est d'abord une créature de Dieu. Cette prise de conscience permettra aux parents de laisser à leur enfant l'autonomie nécessaire à son épanouissement.

Il faut parfois aussi savoir prendre distance par rapport à son enfant, pour que l'enfant lui-même puisse découvrir des chemins nouveaux. D'ailleurs le baptême n'atteste-t-il pas que, au fond, nos enfants dépendent et appartiennent à Dieu lui-même et non pas aux hommes ? Tout enfant nous est confié par ce Dieu qui se propose pour créer une histoire nouvelle avec nous et nos enfants. L'inconnu de l'avenir sera qualifié de sa présence pour nous rendre confiants.

=> La place de Dieu

En Josué 3, l'Arche de l'Alliance joue le rôle central. Elle précède le peuple dans

la traversée et permet de prendre courage devant l'inconnu de l'avenir. Elle nous oriente vers ce Dieu à la fois proche et à distance. Cette distance de Dieu nous rappelle son inaccessibilité. Nous ne pouvons pas mettre la main sur Lui. Il ya un mystère en Dieu. Le sacrement du baptême, comme rite de l'alliance, n'est-il pas plus apte que nos paroles à respecter ce mystère de Dieu ?

Josué 3 nous raconte qu'il faut garder la bonne distance : ni trop près, ni trop loin. Quand Dieu est trop proche, Il m'empêche de voir plus loin. Quand il est trop loin, je risque de l'oublier et de ne plus entendre ses promesses. Autrement dit, comment trouver la « bonne distance » à Dieu pour qu'il soit notre guide ? Comment trouver cette distance à Dieu si ce n'est en prenant distance par rapport à la réalité immédiate. Car, dans cette réalité, il y a ce Dieu qui nous appelle à regarder et à aller plus loin. Il se tient à distance pour que nous puissions avancer.

La place distanciée de Dieu nous permet de traverser et de risquer le passage. Peut-être qu'on se retrouve de l'autre côté éprouvé, fatigué, mais on est toujours vivant. Car **Dieu nous devance sur le chemin. Il a déjà pris les risques le premier. Dieu nous précède dans nos traversées, jusque dans la mort et la résurrection du Christ.**

7. Ouvrages utilisés

P. PECKHAM , *The Composition of Joshua 3-4*, CBQ 46, 1984, p. 413-431.

R.G BOLING, *Joshua*, (The Anchor Bible volume 6), New York, 1982.

KA DEURLOO, *Jozua*, Kampen, Kok, 1981.

Foi et Vie, Cahier biblique 37, septembre 1998.

J. CAZEAUX, *Le refus de la Guerre Sainte*, Lectio divina 174, Paris, Cerf, 1998.

F. MOSER, *Les croyants non pratiquants*, Genève, Labor et Fides, 1994.

Crédit : Point KT

Marie : de l'Annonciation au

Magnificat



Après Zacharie, c'est Marie qui reçoit une visite des plus surprenantes : un ange, l'ange Gabriel qui lui annonce qu'elle va mettre au monde le Messie.

Voici quelques notes explicatives pour lire et relire le récit de ces événements qui préparent et annoncent la naissance du Christ.

I. L'Annonciation (Luc 1/26-38)

Marie est fiancée à Joseph : leur engagement est aussi fort que le mariage mais ils ne vivent pas encore ensemble. Dans le peuple juif, à l'époque, avant le mariage, étaient célébrées les fiançailles : on faisait un contrat en présence des familles et de deux témoins et on fixait la somme que le fiancé devait payer au père de sa future femme. A partir de ce moment-là, les deux jeunes gens étaient considérés comme mariés, mais la jeune fille vivait encore pendant un an chez ses parents avant d'aller vivre avec son mari. Dans cette situation, la grossesse de Marie est un déshonneur pour sa famille.

Pourtant, Marie semble accepter sa situation : « Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit », même si elle s'interroge sur la mise en œuvre concrète de cette grossesse : « Comment cela sera-t-il possible puisque je suis vierge ? » ou « ... que je ne connais pas d'homme » (« connaître » dans la Bible implique souvent une connaissance très intime et le terme est souvent utilisé pour parler à mots couverts des relations sexuelles). Elle pose des questions mais ne doute pas (contrairement à Zacharie, elle ne demande pas de preuve). Lorsque l'ange lui annonce la grossesse de sa cousine Elisabeth, elle accueille les annonces des deux naissances : il est clair que pour elle, rien n'est impossible à Dieu et que Dieu a le pouvoir de faire ce qu'il dit. Marie ne fait pas part de ses craintes éventuelles, mais ne dit pas sa joie non plus.

Le genre littéraire de l'annonciation

L'annonce à Marie de la naissance de Jésus appartient au genre littéraire de l'annonciation, dont on trouve plusieurs exemples dans la bible. Ces récits suivent un même schéma : ils annoncent la naissance d'un « héros » (quelqu'un qui aura un rôle, une mission particulière devant Dieu) à une femme qui ne peut avoir

d'enfant (pour différentes raisons). Les récits d'annonciation présentent un Dieu réparant les injustices de manière surprenante. Le destin des humains peut toujours basculer positivement. Car à Dieu, rien n'est impossible. Ces naissances miraculeuses rappellent aux humains que la détresse peut toujours faire place à l'espoir et que Dieu est derrière les événements. Dans ces différents récits, les protagonistes n'agissent pas toujours de la même manière : les humains exercent leur liberté et réagissent en fonction de leur personnalité. Pour Luc, utiliser ce genre littéraire biblique est probablement une façon littéraire de montrer l'enracinement de la naissance et du ministère de Jésus dans l'histoire d'Israël, et dans le meilleur de l'histoire d'Israël. Cela dit, dans les autres récits d'annonciation, Dieu met fin à la stérilité ; avec Marie, c'est la seule et unique fois dans la Bible où il est question d'une naissance « virginale » : cela signifie avant tout que l'initiative de cette naissance appartient à la volonté de Dieu et à sa puissance de Dieu.

« Je suis la servante du Seigneur » (v. 38) : la formulation peut nous déranger parce que pour nous la notion de serviteur ou de servante n'est pas très positive et pourtant dans cette formulation de Marie (que Marie reprend dans le Magnificat), il y a une revendication de dignité. Dans la société de l'époque, une femme est toujours soumise à un homme (son père, puis son mari) à qui elle doit obéissance. Et la notion de serviteur de Dieu est plutôt utilisée pour les hommes (les prêtres au temple de Jérusalem en particulier). En se définissant comme « servante du Seigneur », Marie bouscule quelque peu ces conceptions : elle ne sert que Dieu.

II. Marie et Elisabeth (Luc 1/39-45)

Peu de temps après l'annonce, Marie se met en route pour aller voir sa cousine Elisabeth : à l'époque il est surprenant qu'une jeune fille seule ait entrepris ce voyage car les routes n'étaient pas toujours sûres et qu'il n'est pas dans les usages qu'une jeune fille sorte sans chaperon. Avait-elle besoin de se confier à une autre femme, enceinte elle aussi d'une grossesse « surprenante » ? (Elisabeth était considérée comme stérile et trop âgée pour être enceinte).

Lorsque Marie arrive chez Elisabeth, celle-ci reconnaît en Marie celle qui porte le Messie : « la mère de mon Seigneur » (v. 43), « Seigneur » est un titre donné au Messie. Pourtant Marie arrive seulement et n'a donc pas encore eu le temps de raconter à Elisabeth ce que l'ange lui a annoncé. Le texte prend soin de préciser qu'Elisabeth est « remplie du Saint-Esprit », autrement dit : cette révélation ne

vient pas d'elle-même, mais de Dieu. En fait, à travers sa mère, Jean commence déjà son rôle de précurseur du Seigneur (celui qui d'après la tradition juive devait préparer le peuple à la venue du Messie), d'ailleurs il bouge dans le ventre de sa mère. Elisabeth prononce une double bénédiction : adressée à Marie et à l'enfant qu'elle porte ; en même temps, comme toute bénédiction, c'est une prière adressée à Dieu. C'est l'interpellation d'Elisabeth qui semble conduire Marie à exprimer sa joie dans le chant.

III. Le magnificat (Luc 1/46-55)

Contexte littéraire et culturel : le cantique que prononce Marie peut faire penser à un psaume, en fait, il appartient à un genre traditionnel chez les Juifs. Il rappelle celui chanté par Anne, la mère de Samuel : il n'est pas seulement personnel mais s'élargit et généralise pour chanter la confiance et la joie de tout un peuple. La grossesse de Marie, événement personnel s'il en est, prend une dimension universelle : l'émerveillement s'élargit sur l'espérance d'un monde reconquis par la grâce de Dieu. Il est question de justice, de paix, de la puissance du Seigneur...

Eléments d'explication :

- « **Dieu mon sauveur** » (v. 47) : c'est un titre souvent donné dans l'Ancien Testament. La suite donne un contenu à ce titre : Dieu est sauveur tout d'abord pour sa faveur envers celle qui chante (il lui a donné de prendre part à la réalisation de sa volonté de salut pour l'humanité, ce n'est pas rien !). Affleure le thème du renversement des situations : une humble femme est choisie pour entrer dans le plan de salut de Dieu. Au delà de la situation personnelle de Marie, le cantique s'élargit pour chanter Dieu comme sauveur puisque c'est ainsi qu'il s'est manifesté (allusions à des passages de l'AT). Ce regard vers le passé est en même temps tourné vers l'avenir : le rappel de l'action passée de Dieu constitue l'annonce de ce qui doit s'accomplir dans les ministères de Jean-Baptiste et surtout de Jésus.
- « **Il a porté le regard sur son humble servante** » (v. 48) : Marie reprend la formulation qu'elle avait déjà utilisée pour répondre positivement à l'ange.
- « **Toutes les générations me proclameront « bienheureuse »** » (v. 48) : pas en raison de ses qualités propres puisqu'elle n'a rien fait de

particulier pour mériter cette « mission », mais en raison de celui qu'elle porte et met au monde.

- « **Saint est son nom** » : La sainteté de Dieu n'est pas tant un état ou un attribut divin (qui le sépare et le distingue du profane), c'est avant tout une action de Dieu en faveur de son peuple, action de délivrance qui comporte à la fois la force et la puissance dont Dieu fait preuve contre les ennemis de son peuple et à la fois la miséricorde pour ceux qui sont écrasés.

IV. Epilogue (Luc 1/56)

Luc précise que Marie reste environ trois mois chez Elisabeth avant de rentrer chez elle, donc au moment où sa grossesse va commencer à être visible : il n'est ainsi pas possible penser que Joseph et Marie auraient conçu l'enfant après l'annonce de l'ange. C'est Dieu qui a toute initiative.

Crédit : Point KT

Jean-Baptiste et Jésus : récits croisés ou destins décroisés ?



Luc a écrit son évangile dans les années 90 pour un auditoire essentiellement pagano-chrétien. Il tient à démontrer que son texte s'enracine dans la première alliance : l'Ancien Testament. Il mentionne les ancêtres illustres d'Élisabeth et de Zacharie, fait des clin d'œil aux patriarches, énumère le Temple, le

prophète Élie, les prophéties de Malachie, le trône de David... Se déploie sous nos yeux toute la galerie des célébrités...

Luc situe d'emblée ses récits de l'enfance dans la continuité des promesses du Judaïsme... et aussi en totale rupture ! Certes, la naissance de Jean se tisse tellement à celle de Jésus que les deux sont étroitement entrelacées... Et

pourtant, certains nœuds se défont et brisent le schéma généalogique classique. Ils laissent ainsi entrevoir une grande nouveauté dans l'histoire du salut de l'humanité. Notamment les noms, vecteurs d'identité et garants de la stabilité et de la continuité, vont orienter le récit vers de nouvelles perspectives. Dis-moi quel est ton nom et je te dirai qui tu es !

Tableau comparatif des faire-part de naissance

Contexte historique

Jean Baptiste (Luc 1, 8-25) : Hérode le grand est roi de Judée. Son père est un prêtre nommé Zacharie, issu d'une classe sacerdotale importante. Son épouse, Élisabeth, s'inscrit dans la descendance d'Aaron. Ils sont décrits comme « justes » aux yeux de Dieu et irréprochables face à la Loi. Le lieu d'habitation du couple est omis. Les protagonistes font partis de la H.S.J. (haute société jérusalémitte). Leur foi et pratiques religieuses sont évaluées positivement.

Jésus (Luc 1, 26-38) : L'action se déroule à Nazareth, petite bourgade en Haute-Galilée. Il est question d'une jeune fille, prénommée Marie, promise à un homme appelé Joseph. Ce dernier aurait comme lointain ancêtre le roi David. Marie ne revendique aucune parenté célèbre. Rien n'est dit sur leur degré de piété et de pratique !

Situation familiale

Jean-Baptiste. Tout comme les matriarches, Élisabeth est avancée en âge, ainsi que son mari. À l'instar d'autres grandes figures, elle est stérile ! Impasse en perspective... Malgré sa piété remarquable, Élisabeth est vieille et stérile...

Jésus. Marie est une jeune fille. Cela n'a rien à voir avec l'idée de virginité. Elle est une *betulah*, terme évoquant une très jeune fille en âge de procréer (12 ans). Elle est fiancée à Joseph, mais n'a pas encore eu de relations conjugales. Scandale en perspective... Marie est tout juste pubère et respire la jeunesse. Chez elle, c'est sa « relation » avec son futur mari qui pose problème.

L'ange

Jean-Baptiste. Zacharie exerce sa fonction de prêtre dans le Temple et pénètre dans le Saint de Dieu. Au moment de brûler l'encens et des célébrations à l'extérieur de la foule, Zacharie se retrouve nez à nez avec « l'ange du Seigneur »

qui se tient à droite de l'autel. Il se présente comme Gabriel qui se tient devant Dieu. L'ange donne son nom après avoir délivré son message.

Jésus. L'ange Gabriel pénètre dans le secret de la chambre de Marie par ces paroles : « Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu. Le Seigneur est avec toi ! » L'ange s'identifie avant de délivrer son message.

Des réactions contrastées

Jean-Baptiste. A la vue de l'ange, Zacharie est troublé, voire ému... Il prend peur... Il voit et craint... La vision de l'ange fait craindre à Zacharie le pire...

Jésus. Marie entend et s'interroge sur le sens énigmatique de la salutation de l'ange et non sur son irruption dans son intimité. L'écoute de la salutation intrigue Marie, et non la présence soudaine de l'ange.

Message de Gabriel

Jean-Baptiste. « Sois sans crainte, Zacharie. Ta prière est exaucée. Ta femme enfantera un fils du nom de Jean. Tout le monde se réjouira. » Les prières de Zacharie sont exaucées !

Jésus. « Sois sans crainte, Marie, tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Tu auras un fils du nom de Jésus. » Il n'est pas question de prière, mais d'une faveur spéciale. L'aurait-elle demandée ?

Mission du fils

Jean-Baptiste. « Il sera important. Il deviendra un *nazir* consacré à Dieu, faisant vœu de ne boire aucune boisson fermentée. L'esprit de Dieu le saisira dès le sein maternel. Il sera un messenger dans la continuité d'Elie hâtant la réconciliation entre les générations, convertissant les cœurs, et préparant la voie au Seigneur et le peuple à le recevoir. » Sa feuille de route est tracée en détail. Les étapes de sa mission sont spécifiées.

Jésus. « Il sera illustre, appelé fils du Très-Haut et héritera du trône de David. Il régnera pour toujours sur la famille de Jacob. » Aucun mot sur le contenu de son message. Tout est dans les titres...

Expression d'un doute

Jean-Baptiste. Zacharie répond à l'ange : « Comment cela se fera-t-il ? Je suis vieux ainsi que ma femme ! » Il doute parce que, comme Abraham et Sarah, ils sont trop vieux et ce n'est pas faute d'avoir essayé !

Jésus. Marie dit à l'ange : « Comment se fera-t-il ? En effet, je n'ai encore eu aucune relation conjugale (je ne vis pas encore avec mon futur mari). Elle doute parce qu'elle est trop jeune et ils n'ont pas encore essayé...

Il n'y a plus de place pour le doute !

Jean-Baptiste. L'ange réitère sa position de messenger devant Dieu qui l'avait mandaté pour annoncer cette bonne nouvelle. Mais comme Zacharie n'a pas cru à ses paroles, il va devenir muet jusqu'au jour où cela se réalisera. Zacharie reste sur un échec. Son doute lui est reproché. Il le portera comme une marque dans sa chair... L'ange réitère sa position de messenger devant Dieu qui l'avait mandaté pour annoncer cette bonne nouvelle. Mais comme Zacharie n'a pas cru à ses paroles, il va devenir muet jusqu'au jour où cela se réalisera. Zacharie reste sur un échec. Son doute lui est reproché. Il le portera comme une marque dans sa chair...

Jésus. « L'esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. L'enfant à naître sera saint. On l'appellera fils de Dieu. Comme preuve, Élisabeth ta cousine, est enceinte et aura aussi un fils elle que l'on qualifiait de stérile. Rien n'est impossible à Dieu ! » Marie répond : « Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit ! » L'ange la quitte ! Marie accepte et ne doute plus.

Épilogue

Jean-Baptiste. Le peuple attend que Zacharie ait fini son service dans le Temple. Ce dernier tarde. Lorsqu'il en ressort enfin, il ne peut parler. A travers ses signes, le peuple comprend qu'il a eu des visions dans le Saint du Temple. Il rentre ensuite chez lui. Elisabeth devient enceinte. Elle cache sa grossesse pendant cinq mois chez elle comme si elle voulait garder pour elle ce retournement de situation. Dieu a transformé la honte qu'elle portait en bénédiction à venir... Tout comme Zacharie devient muet. La parole reste bloquée en lui. Elisabeth se terre chez elle pour ne pas se montrer !

Jésus. Rien n'est dit sur Joseph ! On ne connaît pas ses sentiments ni sa réaction...

Des noms qui désorientent et réorientent

Un homme et une femme droits et justes suivent, d'une manière irréprochable, les commandements divins. Ils sont tous deux issus d'une « bonne famille » de notables, voire de prêtres, qui ont joué un rôle primordial dans l'histoire de leur peuple. Élisabeth et Zacharie auraient tout pour être heureux après une longue vie. Et pourtant, il y a une ombre de taille au tableau ; ils n'ont pas de descendance. Eux, les pieux, sont frappés par la malédiction divine, d'un châtement terrible qui augmente leur souffrance. La réponse à cette détresse n'a que trop tardé, mais va venir du Temple lorsqu'ils ne s'y attendaient plus. Du lieu de présence divine, la promesse d'un fils est annoncée, et voici que toute la symbolique du nom de Zacharie se vérifie enfin car : « *Dieu s'est souvenu* ».

Assommés, Zacharie et Élisabeth se retirent pour digérer cela. C'est ainsi qu'Élisabeth, dont le nom signifie « *Dieu est plénitude ou maison de Dieu* » remplit finalement sa fonction. Se tenant cachée à l'abri dans son foyer, elle se remplit de cette présence durant ses cinq mois de grossesse. Et chacun des époux porte cet enfant dans le secret. Mais ils sont d'accords, contre l'avis de leur entourage, pour prénommer leur fils Jean. C'est d'ailleurs après avoir « prononcé » le nom de son fils que Zacharie arrive à faire remonter la parole de son for intérieur et à l'exprimer au dehors. Auparavant, Zacharie était le prêtre, le garant de la tradition, l'homme du rite qui lie avec l'histoire. Il devient l'homme de la parole, le prophète, celui qui rend possible l'irruption d'une parole de vie. Et c'est précisément sur ce point qu'intervient la nouveauté. Selon l'habitude, l'enfant aurait dû s'appeler Zacharie, comme papa, et éventuellement devenir prêtre. Toutefois, il n'en sera rien ! Il s'appellera Jean : « *Dieu fait grâce* » et deviendra prophète itinérant. Celui qui inaugurerait le royaume, le dernier de la première alliance et le premier d'un monde nouveau.

De Marie, nous ne savons rien de son arbre généalogique. Sinon que cette jeune fille porte le même nom que la sœur de Moïse, *Myriam : aimée de Dieu* ? Joseph, plutôt inexistant dans l'histoire, exprime la prospérité et le fait que Dieu ajoute des bénédictions. Il n'est cité ici qu'en fonction de son pedigree : n'est-il pas de la branche de David ? La symbolique de Joseph est également importante. Comme l'identité du père est floue, le nom même du fils aîné laisse à penser qu'un doute plane sur la question. Au lieu de Joseph, Jésus « *Dieu sauve* » est mis

en parallèle avec le premier récit. Après avoir fait grâce, Dieu sauve ! Ainsi, autant les récits sont liés, autant ils sont contrastés : autant Zacharie et Élisabeth sont avancés en âge, symboles d'une époque qui lentement se meurt, autant Marie est jeune et prémices d'un nouvel âge ; autant les premiers souffrent de la stérilité, autant la seconde semble porter profusion de vie ; autant Zacharie est l'instigateur de la naissance de Jean, autant Marie est le principal réceptacle de la naissance de Jésus ; autant Élisabeth se place volontiers en retrait, autant Joseph n'est que le garant d'une certaine ascendance royale, autant les plus religieux ont le plus de mal à accepter l'irruption de la nouveauté divine, autant la plus anonyme est prête à tout risquer et à tout accepter...

N'oublions pas l'ange de l'histoire. Son nom : « *Dieu se montre fort* » se vérifie. Il frappe d'abord un grand coup dans l'histoire de Zacharie, jusqu'à le frapper de mutisme parce qu'il n'a pas cru. Sous le choc d'une telle nouvelle, Zacharie reste sans voix. Ce mutisme devient un signe prophétique pour le peuple qui constate que quelque chose d'extraordinaire vient de se passer. La punition de l'ange n'est-elle pas finalement une grâce pour Élisabeth et Zacharie qui ont véritablement réussi à intérioriser cette bonne nouvelle ? Tout le contraire chez Marie, qui s'ouvre immédiatement à la proposition de Dieu et s'abandonne totalement à cette nouveauté. Après tant d'années, Élisabeth et Zacharie laissent se déployer en eux cette promesse qui se fait chair.

Des noms porteurs d'identité

Matthieu avait déjà choisi le modèle généalogique pour retracer un lien théologique entre Abraham et Jésus. Une sorte de récapitulatif de l'histoire du salut. Dans cette généalogie, ce sont les femmes, à la réputation douteuse, qui créent le lien (Tamar, Ruth, Bethshéba...). Et l'on égrène les noms des fils comme autant de balises vers le Christ. Luc a décidé de rompre avec ce schéma généalogique pour s'inscrire dans une autre visée. Ce ne sont cette fois ni les pères, ni les mères qui décident des noms, mais Dieu. Jean et Jésus, synonymes de rupture, d'innovation deviennent des manifestations du royaume à venir. Jamais noms n'ont été aussi décisifs pour leur propre quête d'identité mais également pour la nôtre. Exemples à méditer, lorsque nous choisissons les noms de nos enfants ! Il y a peut-être mieux à faire que de s'inspirer de modèles de voitures ou de stars des séries américaines !

Frédéric GANGLOFF, pasteur et bibliste de l'UEPAL, pour Point KT. Photo

Jésus à douze ans



Jésus a été enfant. De son enfance, on ne connaît pas grand-chose à part cet épisode où il donne du souci à ses parents et provoque l'étonnement des maîtres de la Loi au temple de Jérusalem. Voici quelques éléments d'explication et de réflexion pour mieux comprendre ce qui se joue dans ce passage de l'évangile de Luc.

Texte : Luc 2/41-52

Jésus est à Jérusalem avec ses parents et d'autres habitants de leur village pour la fête de la Pâque.

La fête de la Pâque

Cette fête, peut-être la plus importante du judaïsme, commémore la sortie d'Égypte et la libération du peuple d'Israël (passage de l'esclavage à la liberté). A l'époque de Jésus, c'est une fête à pèlerinage : tous ceux qui le peuvent se rendent à Jérusalem ; chaque famille apporte au Temple un agneau (ou un chevreau) qui y est sacrifié avant d'être rôti et partagé par la famille (la graisse et le sang sont offerts à Dieu).

Jésus participe à cette fête comme toute sa famille.

Le Temple

A l'époque de Jésus, le Temple est au cœur de la vie religieuse juive : c'est le seul lieu où l'on offre des sacrifices, c'est aussi un lieu de prière, d'enseignement et de réflexion : sous les portiques de la cour des païens, des rabbis donnent leur enseignement (comme Jésus le fera un jour), on y lit et commente la Loi (la Torah, c'est-à-dire ce que nous, chrétiens, appelons l'Ancien Testament).

Le Temple comporte, au centre, le sanctuaire qui est composé du Saint et du

Saint des saints. Le Saint des saints est la partie la plus sacrée du Temple : selon les juifs, Dieu y fait habiter son nom, il y est donc symboliquement présent. Le grand prêtre n'y entre qu'une fois dans l'année (le jour du Yom Kippur ou jour du Grand pardon).

Le sanctuaire est entouré de cours successives :

1) la cour des prêtres (où seuls les prêtres ont accès) : c'est dans cette cour qu'est situé l'autel des sacrifices ; 2) la cour des hommes : seuls les hommes juifs y ont accès ; 3) la cour des femmes : seules les juives y ont accès ; 4) la cour des non-juifs ou parvis des païens où tout le monde a accès. C'est dans cette cour que sont installés des marchands et des changeurs de monnaies. Cette cour est entourée de portique à colonnes où des rabbis s'installaient pour enseigner.

Les maîtres de la Loi (ou scribes ou docteurs de la Loi ou légistes)

Ce sont des lettrés, spécialistes de l'Ancien Testament en particulier des cinq premiers livres. A l'origine, ce sont les prêtres qui étaient chargés d'enseigner la Torah. Ils ont été peu à peu remplacés par les maîtres de la loi : ces laïcs, à l'origine simples, copistes de la Torah, se sont peu à peu imposés comme les interprètes officiels de la Torah grâce à leur connaissance profonde de la Loi. Après de longues études, ils devenaient rabbi (maître) et enseignaient la loi de Moïse (la Loi écrite c'est-à-dire l'Ancien Testament) et la tradition orale (mise plus tard par écrit en particulier dans le Talmud), au Temple ou dans les synagogues.

Pourquoi les parents de Jésus l'ont-ils « perdu » ?

Non, Marie et Joseph ne sont pas des parents indignes ! S'ils perdent Jésus, c'est d'abord parce qu'il y a énormément de monde à Jérusalem à cause de la fête de la Pâque, mais surtout parce qu'ils pensent que Jésus se trouve avec leurs compagnons de voyage : à l'époque, les enfants sont élevés par leurs parents, comme aujourd'hui, mais les solidarités familiales et villageoises sont plus fortes qu'aujourd'hui. Le village, le clan, la famille élargie contribuent à l'éducation de l'enfant. Il n'est donc pas étonnant que les parents de Jésus aient pu penser qu'il avait quitté Jérusalem avec leurs compagnons de voyage.

Jésus : un enfant comme les autres ?

Oui et non...

Oui, car il cause du souci à ses parents, il respecte ses parents, participe aux pratiques religieuses de sa famille, est intéressé et a soif d'apprendre.

Non, car il fait preuve de beaucoup de maturité (12 ans, c'est un an avant l'âge de la majorité religieuse dans le judaïsme), il surprend les maîtres de la Loi tant par ses questions que par ses réponses, car il fait preuve d'autorité (les maîtres de la Loi l'écoutent), car il a déjà conscience de son lien particulier avec Dieu (son Père) et de la mission qui l'attend.

Crédit : Claire de Lattre-Duchet (UEPAL) Point KT

Deux rites de passage liés : de la pestiférée à la féminité, de la fillette à la femme !



Deux entrées en vie ! Deux passages d'un état à l'autre, de la mort à la vie ! Douze ans d'hémorragie pour l'une, et douze ans d'âge pour l'autre. C'est l'histoire tragique d'une femme au destin féminin arrêté et celui d'une fillette liée à un homme au destin paternel faussé. L'une se sent coupable depuis 12 ans dans son corps et l'autre vit comme une fillette enfermée par l'amour exclusif que lui voue son père.

▪ 1. Introduction et contexte :

Les « résurrections » de la femme « métrorragique » et de la « fille » de Jaïre (Matthieu 9, 18-26 // Marc 5, 21-43 // Luc 8, 40-56)

Note : métrorragique est visiblement le terme médical adéquat puisqu'il désigne une hémorragie utérine survenant en dehors des règles. Une approche psychanalytique plus complète de ce récit se trouve dans F. Dolto, « L'évangile au

risque de la psychanalyse », Tome 1, Seuil, (Paris, 1977), p. 99-116.

Au sein des évangiles synoptiques furent très tôt assemblés le récit de la résurrection de la fille d'un notable, emboîté dans l'épisode de la femme guérie de ses problèmes de « pertes rouges ». Ces gestes de puissance de Jésus sont insérés dans une série de récits de guérisons impliquant des « païens » où resurgit le débat sur la pureté et l'impureté. Souvent un parcours géographique significatif se dessine, emmenant le maître sévir tantôt en territoire impur, tantôt en terre d'Israël. Ces différentes péripéties seraient-elles l'indice d'un semblant d'ouverture vers l'universalité de sa mission ?

▪ 2. Brève comparaison entre les différentes versions

Si l'on effectue un rapide panorama des synoptiques, l'on s'aperçoit de quelques différences notables qui sont vectrices de sens. Nous nous attachons ici aux divergences et non au tronc commun synthétisé à la fin.

- Évangile de Matthieu :

C'est le récit le plus ramassé, comme à son habitude. Il se contente de mentionner l'intervention d'un chef dont la fille est déjà décédée au moment de sa demande. La foi du père est ainsi soulignée ; il croit en la puissance de Jésus sur la mort. Ce dernier se met en route, sans vraiment s'attarder sur le cas de la femme. Par trois fois revient le verbe « sauver », autant pour la femme « hémorroïsse » (ce terme est souvent employé dans les traductions. Absent des dictionnaires, il suggère qu'il s'agirait d'hémorroïdes...) que pour la fillette. On notera la mention de la musique « funèbre » évoquant la mort certaine de la fille. La fin diffère des évangiles de Marc et de Luc : la rumeur des guérisons accomplies se répand partout, afin que tous puissent prendre position par rapport à la mission de Jésus.

- Évangile de Marc :

C'est le récit le plus détaillé. On insiste bien sur les déplacements de Jésus : il traverse le lac, pour passer du côté de la Décapole (impur) vers le littoral galiléen (pur). Il place dans la bouche du père désespéré les mots suivants : « Ma petite fille... » ; ce qui indique un degré de possession excessive. Une pointe anti-médicale se profile derrière l'impuissance des médecins face à un cas clinique ; ce qui ne les empêche pas de se remplir les « poches » pendant que la femme se vide de son « sang »... Marc mentionne, pour la femme aux pertes de sang, une

guérison en deux phases : 1. Elle touche Jésus et « connut en son corps qu'elle était guérie » ; 2. Jésus, devant témoins, confirme en déclarant : « Sois guérie de ton infirmité ! » Marc rapporte ensuite les célèbres paroles araméennes de Jésus à travers le Talitha koum. Il est le seul à préciser que lorsque la fillette se releva, elle marcha...

- Évangile de Luc :

Il s'est inspiré de la même source commune que Marc, avec quelques variantes mineures. Jaïre demande à Jésus d'entrer dans sa maison qui bientôt deviendra le seuil d'un espace impur où séjournera la « morte ». Luc est le seul à préciser que Jaïre avait une fille unique ; ce qui renforce le lien fusionnel père-fille. Lors de « l'éveil » de la fille, il précise que son esprit revint. C'est une allusion claire à la résurrection du fils de la veuve de Sarepta, par Elie, en 1 Rois 17, 22.

▪ 3. Récapitulation de l'histoire

Ainsi, si l'on récapitule les ingrédients communs aux trois évangiles, il en ressort deux épisodes fortement imbriqués et s'éclairant mutuellement :

a) Une femme, qui perd du sang depuis douze ans, profite du passage de Jésus ; elle vient derrière lui et touche son vêtement. Aussitôt elle est guérie. Jésus, la découvrant, lui annonce : « Ta foi t'a sauvée » ;

b) Un chef vient trouver Jésus afin qu'il intercède pour sa fille, au seuil de la mort. Il se déplace avec ses disciples pour lui porter secours lorsqu'il est retenu par l'affaire de la femme. Il arrive enfin, mais les rites funéraires ont déjà commencé. Il chasse la foule et prétend qu'elle n'est pas morte, mais qu'elle dort. Ils se moquent de lui. Il prend la main de la fillette et elle s'éveille à la vie !

▪ 4. Deux destins entremêlés : de l'impureté à la sexualité et de l'enfance à la puberté...

Ces deux récits de « renaissance » sont intimement associés dans les évangiles. Le nombre douze qui signifie la plénitude et l'unification des tribus d'Israël est lié au miracle. Douze ans d'hémorragie pour l'une, et douze ans d'âge pour l'autre : l'entrée dans l'adolescence.

C'est l'histoire tragique d'une femme au destin féminin arrêté et d'un homme au destin paternel faussé. L'une se sent coupable depuis 12 ans dans son corps et

l'autre vit comme une fillette enfermée par l'amour exclusif que lui voue son père. L'une est entourée d'une prison de chair qu'elle a érigée autour d'elle et que le regard des autres maintient fermée. L'autre vivote dans une cage dorée que son père lui a construite sur mesure.

La première ne peut se reconnaître vraiment femme que dans le regard d'un homme. Or, à cause de son handicap, elle est stigmatisée, sans cesse ravalée à sa condition d'être impur. Un coup d'œil sur Lévitique 15, 24-25 permet de comprendre dans quel état de souffrance et de désespérance cette femme se trouvait : « Si un homme couche avec elle (la femme qui a ses règles) l'impureté de ses règles l'atteindra. Il sera impur pendant sept jours. Tout lit sur lequel il couchera sera impur. Lorsqu'une femme aura des écoulements de sang de plusieurs jours, hors du temps de ses règles, ou si ses règles se prolongent, elle sera pendant toute la durée de cet écoulement dans le même état d'impureté que pendant le temps de ses règles. » Ce regard des autres hommes sur son impureté, sa mise à l'index, l'a persuadé qu'elle l'était vraiment ! C'est finalement elle-même qui, par sa foi, a remis de l'ordre dans sa féminité. Elle transgresse un tabou en osant ce geste désespéré de toucher un homme. Elle s'est oubliée dans la foi totale en l'autre. C'est l'intensité de son désir de guérir qui a déclenché cette force sortie de Jésus, pourtant pressé de toutes parts par une foule qui n'est là que comme consommatrice et spectatrice de ses miracles. En la regardant devant témoins, Jésus la réhabilite dans la société et lui redonne une place de femme désirable. Elle n'est plus méprisée. La femme adulte revit au moment où la fillette se meurt.

C'est le seul cas dans les évangiles où un père se dérange pour sa fille. Ce notable est un père qui « vampirise » son propre sang. Dans sa demande de départ, il n'y a pas de place pour son épouse. Pas de mention de la mère ! Il n'est question que de « Ma petite fille ». Le père tient le rôle de la mère et l'infantilise ; elle ne doit pas grandir et lui échapper pour devenir une femme libre et une future mère. C'est certainement une fillette comblée, adulée, gâtée ; le parfait jouet de son papa. Jésus a raison de dire qu'elle ne fait que dormir. Le sommeil profond n'est-il pas une manière de s'évader de sa prison ? La jeune fille dort dans cette adulte en devenir... Elle avait perdu l'appétit de vivre parce que tout lui était donné. En la relevant vers une nouvelle conscience, Jésus la sépare de son père et la rapproche de sa mère, redevenant une épouse. Le père redevient le mari et la femme une mère : « Donnez-lui à manger, (ne la mangez plus !) ». Christ rompt le lien et la

fillette n'est plus survalorisée mais libre de se choisir un chemin de vie !

C'est la même réponse donnée à l'une et à l'autre par le Christ : « N'aie pas peur, aie seulement la foi... C'est ta foi qui t'a sauvée. » Grâce à cela, elles ont toutes deux sauté le pas. La fille revit en femme désirée et respectée, prête à reprendre sa place dans la société. La fillette libérée du poids d'être la « poupée préférée » de son père, peut à présent devenir une jeune femme qui marche seule.

Crédits : Frédéric Gangloff (UEPAL) - Point KT

Ouh, le chauve ! Monte, le chauve !



Élisée est un personnage magnifique de la Bible, il parcourt Israël, parlant et faisant le bien, il purifie une source, secourt une veuve, ressuscite un enfant, il transforme une soupe immangeable en une soupe délicieuse et multiplie du pain pour nourrir un peuple affamé, il guérit des lépreux, et il aide même miraculeusement un bûcheron à retrouver le fer de sa hache.

C'est très bien, cela nous encourage à faire le bien en toute occasion et à être source de bénédiction pour ceux que nous rencontrons. Mais il serait un peu facile de picorer dans la Bible uniquement ces jolis textes qui nous encouragent et de sans cesse sauter pudiquement par-dessus des textes qui nous gênent.

Il y a un texte particulièrement choquant dans la saga d'Élisée, d'autant plus choquant qu'Élisée est par ailleurs l'exemple d'un homme qui est une bénédiction

pour ceux qu'il rencontre... 42 enfants déchirés par des ourses. Ça ferait un gros titre dans nos journaux, car c'est épouvantable. Nous nous refusons à penser que ça puisse être Dieu qui ait envoyé cette mort pour punir ces enfants de leurs moqueries. Nous nous refusons de penser qu'il serait juste et bon de maudire qui que ce soit. Nous refusons évidemment cette lecture du texte, car elle est contraire à ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Évangile : Jésus-Christ nous dit et nous montre que Dieu aime, bénit et cherche à faire du bien à tout homme, même à ses ennemis, même à ceux qui se moquent de lui.

D'ailleurs le nom même d'Élisée signifie littéralement « Dieu est sauveur », Élisée est ainsi en lui-même comme une confession de foi en Dieu comme source de vie et de salut, pas de malédiction et de mort.

Que faire alors d'un tel texte ? Nous pouvons le passer et continuer notre lecture de la Bible vers des textes plus faciles. On a le droit, et l'on fait ce que l'on peut. Mais il est bon parfois de prendre le temps de creuser, de chercher s'il n'y aurait pas quelque chose de bon à découvrir dans ce texte qui nous dérange. Ça ne marche pas toujours, mais on peut essayer. Ne maudissons trop vite les textes qui nous dérangent, mais prenons le temps de les respecter. Comme Élisée le fait par ailleurs, essayons de purifier la source de la lecture biblique (pour nous et pour nos proches), essayons de guérir la théologie, de ressusciter la foi, de nourrir la réflexion...

Que peut-on tirer de ce texte ? D'un point de vue moral, il est évidemment fou d'exécuter un coupable de moquerie, surtout si c'est un enfant, et cette idée même est tout à fait contraire à ce qu'est Dieu.

Mais, malheureusement, les malédictions que nous portons contre quelqu'un sont efficaces, comme cette malédiction d'Élisée contre les enfants et comme la moquerie des enfants est source de régression même pour un grand prophète comme Élisée.

Élisée montait le chemin vers Béthel, littéralement il montait vers « la demeure de Dieu », si le texte prend la peine de nous dire cela c'est pour suggérer une démarche spirituelle, un cheminement, une élévation vers Dieu qui le rend capable d'être ordinairement une extraordinaire source de bénédictions. La moquerie de quelques petits le détourne de ce cheminement, il est alors orienté vers le bas et non vers le haut, il est tiré vers le bas, par sa blessure, par son humiliation, sa colère, et il se laisse aller à vouloir abaisser, maudire ces petits

qui sont source de mépris. Élisée qui devrait incarner le salut de Dieu devient source de malédiction et de mort !

Dieu n'est certainement pas aux ordres de qui que ce soit pour maudire un de ses enfants ! Lui qui est la source de la vie ne peut de toute façon pas devenir source de mort en aucune circonstance que ce soit. Mais toute parole mauvaise que nous portons est comme une arme qui blesse et même parfois qui tue.

On peut reconnaître dans cette histoire une vérité : la moquerie est, en elle-même, source de mort, se moquer de quelqu'un, mépriser quelqu'un, ou pire, maudire quelqu'un, c'est à dire le mépriser au nom de Dieu, c'est relever précisément sa faiblesse au lieu de relever ce qui fait sa valeur : c'est un peu tuer cette personne. C'est la tuer dans l'estime que nous avons d'elle. C'est parfois diminuer l'estime que d'autres personnes ont ou auraient eu pour cette personne ? C'est même parfois la blesser et la tuer dans l'idée que la personne se fait d'elle-même.

La moquerie blesse celui qui est agressé et elle est aussi une source de mort pour le coupable. Dans un sens la malédiction d'Élisée révèle la blessure qu'il a subie, lui, mais aussi que l'attitude des moqueurs est comme la gangrène, une mort qui les menace.

Les petits de cette histoire ne sont pas nécessairement des enfants, mais toute personne qui est par son attitude source de rapetissement, relevant une imperfection de l'autre, ici le fait qu'Élisée soit chauve et concentrant le regard au point de réduire la personne à ce défaut. Pour ces moqueurs, Élisée n'est plus un prophète, il n'est même plus un homme, ni même un homme chauve, mais un chauve tout court. Il n'est plus que cela pour eux et ils veulent témoigner de cette façon de voir auprès de tous.

Ce regard du moqueur est exactement l'inverse du regard de Dieu sur chacun de ses enfants, un regard qui cherche sans cesse à mettre sur le dessus le meilleur de chacun, un regard qui donne la vie. La moquerie dans cette histoire va même plus loin qu'il ne semble, car le chauve, en hébreu, se dit Koré, ce qui est le nom d'un triste personnage dont tous les hébreux connaissaient l'histoire, ce Monsieur Le Chauve voulait s'élever en prenant brutalement la place de Moïse, mais sa tentative échouera et cela tournera très mal.

Les cris d'insulte contre Élisée : « Ouh, le chauve, monte le chauve » peuvent

s'entendre aussi bien comme disant « tu es un nouveau Koré, tu cherches à t'élever toi-même en te faisant passer pour prophète, en te faisant passer pour l'incarnation du salut de Dieu ». Cette critique n'est alors plus seulement contre son physique, mais contre sa prétention à être le successeur du prophète Élie qui vient de disparaître.

Élisée, le chauve, est-il comme cela ? Est-il un homme qui veut du pouvoir, comme Koré ? Non, car il n'a pas demandé à être prophète (1 Rois 19, 16). Il n'est pas non plus un homme qui demande à Dieu de frapper à mort ceux qui ne le reconnaissent pas comme prophète. Cela ne cadre pas du tout avec ce que l'on sait d'Élisée.

Élie, lui, était effectivement un homme violent qui n'hésitait pas à faire égorger ou foudroyer des gens pas corrects. Élisée, par contre, incarne en général le salut et la bénédiction de Dieu. Il n'est pas un combattant, à la différence d'Élie, son illustre prédécesseur. Face à un méchant, au lieu de se raidir et d'attaquer comme le ferait Élie, il cherchera à agir par la douceur, la patience, le pardon, et la confiance en Dieu. Le fait d'être chauve va bien avec cette façon d'être d'Élisée, car les cheveux symbolisaient alors la force, comme Samson, ou comme Élie qui était entièrement couvert de poils et de cheveux abondants (1 Rois 1, 8).

Le chauve, c'est donc celui qui est faible aux yeux des hommes. Les enfants de cette histoire se moquent de la faiblesse apparente d'Élisée. Ils disent en se moquant : monte chauve, parce qu'ils pensent qu'il n'a aucune chance de s'élever puisque la force physique de la jeunesse est pour eux l'essentiel. Mais le cours de l'histoire inverse les rôles, et finalement, c'est bien le faible qui s'élève, et ce sont ceux qui font preuve de violence négative qui sont réduits à rien.

Élisée témoignait de la Parole de Dieu avec douceur et humanité, contrairement à d'autres prophètes. Comment comprendre alors ce qui arrive dans cette rencontre avec les moqueurs ? Nous pouvons y voir une régression, une faute d'Élisée, comme je le disais tout à l'heure. La Bible n'a pas peur de nous présenter ses héros comme ayant aussi de graves faiblesses. Mais il y a, comme souvent, une seconde lecture possible, plus positive, de l'action d'Élisée.

1) Agressé par les moqueurs, Élisée commence par « se retourner pour les regarder », cela nous encourage à regarder vraiment en face ce qui nous agresse et menace notre élévation, notre cheminement vers Dieu.

2) Élisée, ensuite, « les maudits au nom de l'Éternel ». Il y a un vrai verbe « maudire » en hébreu, mais ce n'est pas lui qui est utilisé ici mais un verbe plus général qui signifie « abaisser » ou « dédaigner ». Élisée n'adresserait donc pas une malédiction de mort à ces enfants. Ce n'est évidemment pas en maudissant qui que ce soit que l'on risque d'être fidèle à Dieu, ce « Dieu qui sauve ».

En proie à la méchanceté, Elisée se retourne d'abord pour la regarder en face, sans la nier, et ensuite il la méprise au nom de l'Éternel, il considère justement que ce qui lui arrive est peu de chose à côté de l'importance de Dieu lui-même, de son salut, de sa présence, de sa vie. La conséquence de ce regard et de cette parole c'est que la méchanceté est comme réduite en miettes, elle cesse d'être nuisible quand on la place devant Dieu, et nous laisse libre de continuer notre marche vers le haut.

L'arme d'Élisée c'est le regard et la parole, sa force c'est de s'en remettre à Dieu pour réduire ses ennemis spirituels. Quant aux 2 ourses, le fait que l'histoire prenne la peine de nous dire qu'elles soient 2 fait penser qu'il s'agit de la parole de Dieu, car elle est toujours représentée par le chiffre 2 dans la Bible, d'autant plus que les ourses sont ici des femelles. La Parole de Dieu est comparée à une épée à double tranchant qui coupe le bien du mal, ordinairement si mêlés l'un à l'autre. C'est bien la Parole de Dieu seule qui peut réduire à néant nos ennemis spirituels de la meilleure des façons.

La violence d'Élie peut marcher aussi, dans un sens, mais les dommages collatéraux (comme on dit maintenant) sont très lourds, faisant bien du mal, tuant et blessant aussi. Élisée nous apprend plutôt à réduire le mal en le plaçant devant Dieu, en le remettant à Dieu.

Comment agissent les 2 ourses de cette histoire ? Il est impossible d'imaginer que Dieu voudrait déchirer un enfant pour le punir de son insolence. Cela, c'est ce que nous avons parfois envie de faire, ours furieux que nous sommes quand nous nous laissons conduire par la colère, la haine ou la peur, quand nous méprisons les autres, quand nous disons du mal des autres. Mais rien ne prouve que les ourses aient déchiré chacun des 42 enfants, le texte peut aussi bien vouloir dire que les ourses ouvrent un passage pour Elisée au milieu du groupe des 42 moqueurs, comme Dieu ouvre la mer Rouge devant le peuple hébreu pour le libérer de l'esclavage (Exode 14, 21).

D'ailleurs le nombre même de 42 n'est pas là pour rien. Quarante-deux (6 fois 7) évoque le passage du 6e jour au 7e jour de la création de l'humain par Dieu, la transition entre le 6 de la création simplement animale et le 7 de la création bénie par Dieu. C'est justement la Parole qui nous montre la différence entre l'un et l'autre, et qui nous fait passer de l'un à l'autre. C'est la parole qui bénit et non pas la parole qui maudit qui est créatrice de l'humain. La malédiction et la violence, elles, tirent vers le bas, vers l'animal et même font retourner au chaos des origines.

Littéralement la moquerie et la malédiction sont « diaboliques » : elles éparpillent au lieu de créer. Alors que la bénédiction de Dieu, au 7e jour, reconnaît dans l'autre ce qui est très bon, elle élève et appelle à grandir encore et à multiplier le bien autour de soi, à l'image de Dieu.

Élie est très typique d'une certaine idée de Dieu qui existe dans l'Ancien Testament, celle d'un Dieu violent et vengeur. Par contre, Élisée annonce clairement la nouvelle alliance fondée sur l'amour inconditionnel de Dieu, alliance entrevue par bien des prophètes et des psaumes (en particulier les psaumes dits « des fils de Koré », qui sont de dignes successeurs d'Élisée), cette nouvelle alliance se réalise avec le Messie, le Christ. Le prophète Malachie a donc raison de dire qu'Élie doit précéder le Messie, il nous faut en effet passer de la théologie et de la façon d'être d'Élie à celles de son successeur Élisée, c'est comme cela dans le regard et la parole que l'on peut participer au salut que Dieu offre en Christ.

Reproduit ici avec l'autorisation du pasteur Marc PERNOT

Cain et Abel



Cain et Abel : et si leur histoire n'était pas le récit du premier meurtre fratricide ? S'il était, avant tout, question de nous, humains, de la violence qui nous habite ? Voici une fiche biblique pour lire le texte de Genèse 4/1-16 et s'interroger sur ce qu'il nous apprend sur nous-mêmes.

Introduction :

Ce texte se situe au tout début du livre de la Genèse, c'est-à-dire dans la chronologie biblique, aux origines de l'humanité. En fait, il ne faut pas prendre ces récits pour des récits historiques, mais pour ce qu'ils veulent nous dire de notre humanité. Les quatre premiers chapitres de la Genèse veulent nous dire quelque chose des relations de l'humain avec Dieu et des humains entre eux.

Aux chapitres 1 et 2 est racontée la Création, c'est un peu le temps idéal, le projet de Dieu, ce qu'il aurait voulu.

Au chapitre 3 sont racontés la perturbation de la relation entre l'humain et Dieu (« vous serez comme des dieux ») et la perturbation de la relation au sein du couple (« ce n'est pas moi, c'est elle »).

Au chapitre 4, est racontée la perturbation totale de la relation entre deux frères, c'est-à-dire entre deux êtres proches. Ils sont proches par leurs liens familiaux, mais ils sont aussi très différents par leurs activités qui sont pourtant complémentaires : Caïn est agriculteur, Abel est éleveur.

Ces deux récits, celui qu'on appelle traditionnellement la Chute et celui du meurtre de Caïn, ces deux échecs retracent l'expérience du champ de la liberté humaine et de ses dévoiements possibles.

La Bible place donc aux débuts de l'humanité le conflit. Cela a quelque chose d'un peu déculpabilisant parce que c'est une manière de lier vie et conflit, c'est une manière de dire : là où il y a de la vie, il y a du conflit. En même temps, la voie que choisit Caïn n'apparaît pas comme la seule possible, puisque Dieu place Caïn devant une alternative (versets 6 - 7). Il y a là posée la question de la

responsabilité devant le conflit, face au conflit.

Ce qui est intéressant et en même temps quelque peu déroutant dans ce texte, c'est que le récit suggère presque involontairement que sans violence il n'y a pas de vie possible : Abel, le doux, meurt sans descendance alors que Caïn, le meurtrier, est le père d'une descendance nombreuse, et ce alors même que, dans l'Ancien Testament, la descendance est un signe de bénédiction. Le récit suggère donc un lien entre vie et violence. La bible n'est pas la seule à faire ce lien, (Romulus et Remus par exemple). D'ailleurs en français, les mots vie et violence ont une racine commune : « violentia » en latin qui renvoie à « vis » qui signifie force, vigueur, puissance, emploi de la force physique, mais aussi abondance, essence ou caractère essentiel d'une chose, force vitale.

Non seulement, le récit fait de Caïn l'un des deux ancêtres de l'humanité, le second étant Seth, l'enfant qu'Eve et Adam ont après la mort d'Abel, mais en plus, Caïn est une figure civilisatrice : il est agriculteur, il bâtit une ville, il est le père de Yabal, ancêtre des éleveurs nomades, de Youbal, ancêtre des musiciens, de Toubal-Caïn, qui est forgeron. Dans le Coran (5/4), Caïn est également l'inventeur de l'inhumation puisqu'il a l'idée d'enterrer son frère, or les rites funéraires sont une des caractéristiques de la civilisation.

La Bible n'est pas la seule à faire le lien entre vie et violence et à mettre un meurtre fratricide aux débuts de la civilisation. Ce sont des thèmes qu'on retrouve dans de nombreux mythes des origines. Dans la mythologie de la fondation de Rome, par exemple, il y a aussi un meurtre fratricide : Romulus tue Rémus au moment même où il fonde Rome. Et il apparaît aussi comme une figure civilisatrice puisqu'il dote Rome d'institutions civiles et religieuses.

Etude du texte :

1. Le choix de Dieu

C'est le regard favorable de Dieu sur l'offrande d'Abel qui semble déclencher la colère de Caïn. Pourquoi Dieu semble-t-il préférer l'offrande d'Abel à celle de Caïn ?

Il y a deux lignes principales d'interprétation de ce choix :

- Première interprétation : Le choix de Dieu dépend de la nature de l'offrande ou de la manière dont elle est apportée. S'il s'agit de la nature de l'offrande, cela signifie que Dieu préférerait l'offrande animale d'Abel à l'offrande végétale de Caïn : c'est très peu probable, dans la mesure où, dans d'autres passages de

l'Ancien Testament, des offrandes végétales sont favorablement accueillies et même prescrites par Dieu lui-même. S'il s'agit de la manière dont l'offrande est apportée, cela signifie que Dieu préfère la manière dont Abel lui présente son offrande : Abel choisit la meilleure part pour Dieu (« les prémices de ses bêtes et leur graisse ») alors que Caïn fait « une offrande de fruits de la terre », c'est-à-dire qu'il offre le reliquat de sa consommation personnelle (ou pour le Midrash, les végétaux les moins nobles). Dans l'Ancien Testament, offrir le meilleur est une façon pour les hommes de se souvenir qu'au moment où ils s'approprient la terre et ses produits, Dieu est premier et eux seconds. La lettre aux Hébreux (11/4) va dans le sens de cette interprétation en opposant le légalisme de Caïn (il fait les choses parce qu'il doit) à la foi d'Abel (il fait les choses gratuitement parce qu'il croit).

- Deuxième interprétation : Le choix de Dieu relève de sa liberté, mais il n'est pas pour autant arbitraire, son choix vient pour une fois donner plus à Abel qu'à Caïn. Jusque-là, Caïn avait toujours eu plus son frère : Caïn est l'aîné (la meilleure place de la fratrie dans l'Ancien Testament), celui qui provoque l'admiration d'Eve (4/1), celui à qui Dieu parle lorsqu'il se trouve face à une difficulté. La préférence de Dieu pour l'offrande d'Abel ressemble à un rééquilibrage. Et c'est justement ce que Caïn qui a l'habitude de tout avoir ne peut pas supporter : son nom le laisse d'ailleurs penser puisque Caïn, vient de la racine verbale qui signifie posséder, acquérir, créer et qui est proche de la racine verbale qui signifie être jaloux.

2. Paroles et silence

Dans le passage, toutes les paroles tournent autour de Caïn : soit il parle, soit Dieu lui parle, soit on (Eve) parle à son sujet.

En revanche le silence entoure Abel : il ne parle pas et personne ne lui parle. Le silence qui l'entoure, comme son prénom qui signifie « buée » ou « vanité », donne l'impression qu'il est celui dont l'existence n'est ni attendue, ni désirée, ni justifiée. Son existence ne tient qu'à un fil que son frère va briser, également en silence.

En 4/8, Caïn s'adresse à son frère, mais le texte ne précise pas ce que Caïn dit, il y a un trou dans le texte : « Caïn dit à Abel » (certaines traductions ont comblé ce trou en ajoutant des paroles ou l'ont adouci en remplaçant « dire » par « parler »). C'est la preuve que la parole ne parvient pas à s'instaurer, qu'il n'y a pas de dialogue vrai qui implique nécessairement une reconnaissance de l'autre : le meurtre est déjà contenu dans cette absence de dialogue. S'il y a eu parole, c'était une parole fausse, tronquée, faite pour tromper, pas une parole vraie et

sincère adressée à l'autre reconnu et accepté dans son altérité.

3. Et Dieu dans tout ça ?

Après le meurtre, Dieu réagit pour sortir de cette situation de violence. Sa réaction se fait en deux temps :

- Dans un premier temps, il prononce une malédiction sur Caïn qui fuit sa responsabilité et nie sa culpabilité (« Je ne sais pas [...] Suis-je le gardien de mon frère ?). Dieu rappelle (ou apprend) la Loi à Caïn en lui disant qu'il a fait le mauvais choix (« Qu'as-tu fait ? [...] La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. »). Par ce rappel, Dieu appelle Caïn à la responsabilité, il le conduit à reconnaître le meurtre de son frère, alors qu'il avait commencé par le nier. La reconnaissance de sa faute par Caïn est extrêmement importante parce que c'est ce qui ouvre Caïn à la possibilité d'une relation nouvelle à Dieu, d'abord, avec les autres ensuite.

- Dans un deuxième temps, Dieu adoucit la malédiction : il coupe l'engrenage de la violence en empêchant la vengeance par la mise en place d'une règle (« Si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois » Genèse 4/15) et par un signe qu'il place sur Caïn : ailleurs dans l'Ancien Testament, le terme hébreu traduit par « signe » est normalement associé à la thématique de l'Alliance, donc aussi de la Loi. Ainsi, si à la base de toute société, il y a violence, cette violence doit être contrôlée par la Loi et donc dans la Bible, par Dieu lui-même.

4. Pourquoi Caïn a-t-il tué son frère ?

Caïn tue Abel parce qu'il refuse la limite que symbolise, que représente Abel. Malgré la fraternité qui unit Caïn et Abel, c'est-à-dire le degré le plus grand de proximité entre deux êtres humains d'une même génération, Caïn et Abel sont très différents :

- dans leurs activités : Caïn est cultivateur, il dépend donc du règne végétal tandis qu'Abel est un berger, il dépend donc du règne animal.

- dans leurs prénoms qui disent, par anticipation, leurs destinées réciproques : Caïn, vient de la racine verbale qui signifie posséder, acquérir, créer et qui est proche de la racine verbale, être jaloux ; Abel, signifie buée, vanité au sens de quelque chose de vain (inutile, illusoire, qui n'a pas de sens).

Autrement dit Abel est ce que Caïn n'est pas, et lorsque Dieu préfère son offrande à celle de Caïn, il a ce que Caïn n'a pas. Caïn ne voit pas ce qu'il a : il est l'aîné ; il est celui dont la naissance provoque l'émerveillement d'Eve alors qu'elle ne prononce pas un mot à la naissance d'Abel ; il est celui à qui Dieu s'adresse

lorsqu'il est en proie à une difficulté. Caïn ne voit que ce qu'il n'a pas et que son frère a, il refuse cette limitation à sa volonté de tout avoir, de tout posséder et il tue Abel : au moment du meurtre, il veut être définitivement Caïn, celui qui possède.

Par l'histoire de Caïn et Abel, le Bible s'intéresse à l'origine et aux motivations de la violence humaine. La violence naît du refus de se voir limiter par autrui, de la volonté d'être tout puissant et du désir de supprimer tout obstacle à cette volonté de toute puissance : cet obstacle, c'est autrui.

Conclusion

Même si nous n'aimons pas forcément l'entendre, ce passage de la Bible fait apparaître que la violence fait partie de ce que nous sommes.

Notre tendance à tous est de nous comporter comme des Caïn en puissance, heureusement sans aller jusqu'au meurtre la plupart du temps : mais en tous cas, chacun a cette tendance à s'affirmer, à prendre conscience de soi-même comme un Caïn, c'est-à-dire comme un être qui est là, qui a une raison évidente d'exister et qui n'a pas à justifier son droit à l'existence. Et en même temps, chacun a un peu cette tendance à voir l'autre comme un Abel, c'est-à-dire à concevoir l'autre comme un satellite autour de soi, comme quelqu'un qu'on définit par rapport à soi-même, comme quelqu'un qui est constamment mis en demeure de justifier son existence.

Pour autant, nous ne sommes pas prédestinés, ni condamnés à la violence : il est possible de refuser la violence (c'est le sens de la première interpellation que Dieu adresse à Caïn) et il est possible de la limiter et d'y mettre fin :

- par la Loi, sous toutes ses formes (religieuse, civile, règles de base communes à toutes les sociétés humaines) qui encadre, limite et structure la tentation de la toute-puissance présente en chacun, pour le bien de tous ;
- par une parole vraie, par le dialogue qui est reconnaissance de l'autre et de son droit à l'existence. C'est en cela que chacun est le gardien de son frère, c'est en cela que nous sommes responsables dans notre relation à l'autre.

Crédit : Claire de Lattre-Duchet (UEPAL) Point KT